

VOIR / LIRE

Brion Gysin, les tribulations d'un beatnik en Iran

Figure mythique de la Beat Generation, ayant vécu à Tanger et Paris, Brion Gysin était peintre et poète, mais surtout un formidable conteur, comme on le découvre avec son exposition au MAM et dans un récit d'un trip halluciné en Iran.

PAR LA RÉDACTION DE VANITY FAIR
8 AVRIL 2026



LAWRENCE LACINA / ASSOCIATION FOL'S

Difficile d'imaginer, à l'heure de l'actualité brûlante qui secoue l'Iran, deux beatniks sillonnant le pays au début des années 1970, gravissant des montagnes en mini-shorts et talons hauts « made in Paris », lancés à la recherche d'une forteresse mythique.

Le Voyage à Alamût (Allia, 128 p., 9 euros) paraît opportunément en même temps que la rétrospective consacrée par le Musée d'Art Moderne de Paris à Brion Gysin, figure majeure de la Beat Generation. Artiste, poète, inventeur et expérimentateur tous azimuts, Gysin fut très proche de l'auteur William Burroughs, avec qui il développa à Paris, dans le célèbre Beat Hotel de la rue Git-le-Cœur, la technique du cut-up.

Aimanté par Paris, Gysin y avait débarqué en 1934 pour suivre des cours à la Sorbonne. Il se rapproche alors du mouvement surréaliste, mais s'en voit exclu par son grand timonier André Breton. On décroche même ses tableaux d'une exposition collective : un premier traumatisme qui l'inscrit pour le reste de sa vie dans le camp des outsiders.

L'autre ville de sa vie, c'est Tanger, qu'il découvre avec Paul Bowles. Dans les années 1950, il y ouvre un restaurant, Les 1001 nuits, qui voit passer la fine fleur de la bohème internationale. Dont un certain William Burroughs, venu quelques jours, qui finira par rester cinq ans au Maroc.

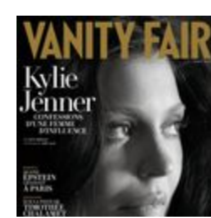


LAWRENCE LACINA / ASSOCIATION FOL'S

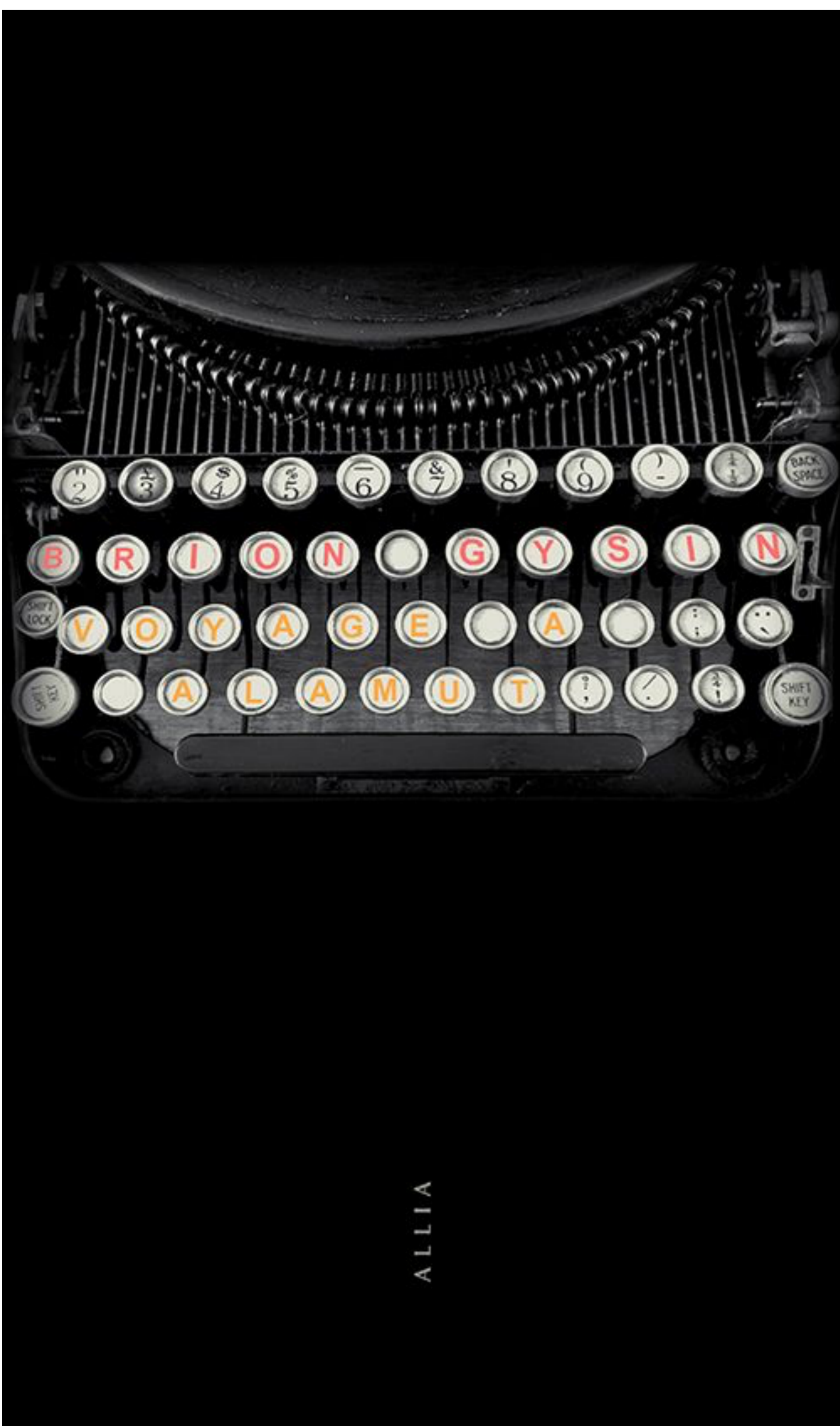
Le MAM met à l'honneur ses peintures, ses poèmes, et les œuvres de ses amis parisiens et tangérois. Mais on pourra aussi y voir la Dreamachine, un cylindre troué qui tourne autour d'une ampoule, que l'on « regarde » les paupières fermées, attendant que les visions arrivent. On écouterait également avec plaisir ses disques en collaboration avec Ramuntcho Matta au début des années 1980, avec une bande de musiciens très hétéroclite (Don Cherry, Elli Medeiros, Caroline Loeb...)

« Trouver de la came quand on voyage avec American Express, c'est possible ? Avec Thomas Cook & Sons ? Avec Hertz ? Oui, c'est possible, à Téhéran, en Iran... Pays qu'on appelait autrefois la Perse. » Voici les premiers mots de ce livre qui raconte le voyage étonnant entrepris en 1973 par un Gysin alors âgé de 57 ans avec son compagnon de voyage Lawrence Lacina, vingt ans de moins. Ensemble, ils traversent l'Iran alors sous la domination du Shah, d'Ispahan à Téhéran, avant de former le projet insensé d'aller voir Alamût.

Abonnez-vous à Vanity Fair, l'alliance subtile du glamour et de l'investigation ! →



La forteresse mythique qui s'y tenait au XII^e siècle accueillait le fief de Hassan I Sabbah, « le Vieux de la Montagne », chef suprême de la secte des Assassins. On raconte que celui-ci enivre ses soldats avec une potion à base de cannabis (d'où le terme assassin, qui vient de « haschich »), leur fait goûter le paradis sur Terre dans une forteresse dépeinte en véritable Eden hippie (sexe, drogue et méditation...) avant de les lâcher dans la nature. Là, pour retrouver ce Paradis, le soldat devra s'acquitter de sa mission : assassiner. On raconte cette légende à Marco Polo, qui l'écrit dans ses carnets de voyage et la propage dans toute l'Europe. C'est le point de départ d'une fascination désormais presque millénaire pour la secte ismaélienne, aujourd'hui placée sous le patronage de... l'Aga Khan. Drogue, mysticisme, politique : il n'en fallait pas plus pour fasciner Brion Gysin, et pour nous faire partager par un récit haletant cette folle obsession.



Le Voyage à Alamût (Allia, 128 p., 9 euros).